

JOSEPH PAUL SCHNEIDER

*Traversée du temps*



EDITINTER

La traversée du temps, c'est d'abord la vie, la beauté surprise sous les voiles de l'aube, le cortège des disparitions et le perpétuel travail de deuil de la mémoire. Pour le poète ou l'artiste, c'est aussi la recherche du passage vers l'autre rive, coupant le fil des jours. C'est la lecture du temps cartographié dans les veines des pierres que le sculpteur éveille en les explorant, la découverte du nouveau monde sous les couleurs du peintre. A l'image du marcheur que Joseph Paul Schneider met en scène dans la première partie de ce livre, le poète d'aujourd'hui est un pèlerin ignorant du terme de sa route, toujours prématurément interrompue. Qu'importe : il nous reste ces « pierres levées en demeure », ces poèmes, « chemin du visible vers l'invisible », livre-testament d'un poète plus que jamais et durablement actuel.

Emmanuel Hiriart

*Joseph Paul Schneider, né en 1940 à Marmoutier, près de l'abbaye de grès rose qui ne cessa jamais de nourrir sa recherche esthétique et spirituelle, a publié quinze recueils de poèmes ainsi que de nombreuses études critiques sur ses compagnons de route, artistes et poètes. Il figure dans une trentaine d'anthologies. Il est mort en janvier 1998, laissant ce dernier recueil achevé mais inédit.*

# TRAVERSÉE DU TEMPS

Cet ouvrage a été publié avec le concours  
du Conseil Régional d'Alsace  
et du Centre de réflexion sur les auteurs méconnus

*Dessin de couverture de Robert Brandy*

JOSEPH PAUL SCHNEIDER

*Traversée du temps*

*POÈMES*

*Postface de Bernard Baritaud*

EDITINTER



## ÉCRITURE DES PIERRES

D'aubes en saisons, de saisons en pierres sur ces chemins qui courent de l'Est vers l'Ouest, j'ai marché dans la mémoire des Celtes.

A travers forêts et landes je n'ai cessé de déplacer lisières et marges de mes domaines.

D'Ardennes et Vosges jusqu'en ces bouts du monde des îles d'Aran, j'ai poursuivi rêves et nostalgies dans les brûlures du silence, les clairières des légendes, les combats du ciel et de la terre, de la mer et des vents et... dans l'écriture lumineuse des pierres.





## CARNETS DU MARCHEUR

*«... voyageur, les chemins  
sont les traces de tes pas  
... notre affaire est de passer  
de passer en traçant des chemins... »*

Antonio Machado

*«... Vous aurez de la craie pour dessiner  
mes fuites sur l'horizon poudreux  
qu'enflamme un cavalier  
Je vous attends »*

Jean Orizet



Tout devient pas  
Sous le pas  
Qui trace  
Le chemin

Chaque pas  
S'agrandit  
Du pas  
Qui le précède

Sa présence  
A le nom  
Que le marcheur  
Donne à ses pas

Le désir de la marche  
Rythme son cœur et son corps  
L'air traversé referme  
Le chemin

Le marcheur sait que la route  
Se noue comme un boulet  
A ses pas

Nouant les fils du temps aveugle  
Le marcheur lassé d'horizon  
Laboure la géographie intérieure  
D'éternelles saisons d'enfance  
Dans les marges de cartes rêvées  
Où sous la lourdeur de ses pas  
Et la lenteur des heures  
A toujours perdre ses sources  
S'écoule doucement  
le sable de sa vie

Sous le vent qui fait signe  
Aux feuilles des arbres  
Un tremblement agite le marcheur  
Qui suit la courbe d'un oiseau

Nomade d'un désir tendre  
Il suit un instant le vol du migrateur

Dans les entrelacs du feuillage  
Le marcheur pénètre l'obscurité  
L'espace qu'il traverse  
Le défait de son ombre

Il veut croire que de l'oubli  
De tout naîtra la lumière

Ce n'est pas l'horizon  
Qui le tire sans cesse vers lui  
Qui arrêtera le marcheur  
En route vers son destin

Il traverse l'espace et les siècles  
Cherche l'impossible but



Sous les nuages qui s'étirent  
Le marcheur sait que ses pas  
(inlassable effort qui le porte  
Au-delà de l'oubli de lui-même)  
Disent jusqu'au vertige l'éloignement  
Le précipitent davantage  
Dans le champ immense d'une blessure  
Buisson ardent qui le révèle  
Et qui le consume

Plus loin toujours plus loin  
Sous le ciel bleu ou noir  
Le marcheur avance  
Avec sa part d'ombre ou de soleil

Chaque pas craquant sous  
Son poids comme un appel

Le long de la route poussiéreuse  
Il marche dans l'ombre  
Des pas qui mesurent l'espace  
Signes mouvants du corps qui avance

Sous le soleil léger des jours  
Il trace le chemin qui lui reste

La tête dans l'errance des étoiles  
Le marcheur traversait  
Le rideau des feuilles  
Et celui des pluies d'automne

L'hiver était proche. Demain  
La neige éteindrait les chemins  
Le froid mordrait les chairs rougies

Pour franchir la blancheur  
Il lui faudrait, patience longue,  
Enfoncer ses pas dans l'absence de traces

Enfant, inscrivant ses chimères  
Dans les saisons des nuages  
Le marcheur rêvait de partir  
Au loin  
Toujours plus loin

Aujourd'hui, immuablement  
Ses pas s'inscrivent et s'écrasent  
Dans les pierres et les feuilles  
Des rêves abolis

Loin des souvenirs accrochés au passé  
Le marcheur poursuit sa route  
Sur l'amer chemin d'exil  
De cet archipel de solitude  
Où les rêves meurent doucement  
Dans la laine déchirée des miroirs  
Reflétant son visage  
Il guette en vain dans ce regard d'étranger  
Des larmes qui ne coulent plus  
De ses yeux trop secs

*«... nous nous approchons quelquefois  
plus près qu'il n'est permis de l'inconnu  
et de l'emprise des étoiles... »*

René Char

## RENAÎTRE

Aventurier des profondeurs du noir mêlant  
Tes songes de couleurs à la nuit  
Qui se noie en lumière  
Tu glisses entre éclairs et silence  
Vers ces espaces à venir  
Qui s'ouvrent sans fin en toi  
Jusqu'à l'éclatement de l'image  
Et de l'œil

Dans cette calme apocalypse  
Tu cueilles comme tu le faisais hier  
Aux jardins de Cézanne des astres  
Verts, oranges ou bleus aux branches  
Du ciel immense de l'éternel inachevé  
Pour bouger la vue, renaître semblable  
Et différent, dans le geste  
Et les couleurs retrouvés  
Du premier jour de la création

(Sur une toile de Robert Brandy)

De terres arpentées  
En fleuves longés  
La tête pleine de nuages  
Le marcheur sentit  
Ses pas s'enfoncer dans le sable

Il était arrivé à la mer

Dans ses yeux fascinés  
Si bleus de nuit et de sel  
Éblouissement d'enfance  
A marée haute

Nul navire à l'horizon  
Il poursuivit son chemin



De plaines en collines  
De forêts en prairies  
L'étendue sous ses yeux  
Se cherche

Jamais les pas du marcheur  
Ne se réconcilieront avec l'horizon

Ainsi va le marcheur  
Sans feu ni repère  
Dans le temps déchiré  
Par les saisons dépliées

En marche toujours  
Vers l'horizon qui blanchit  
Au versant des collines  
Dans la mémoire des vents

Au cadran de la nuit  
Les étoiles sont de glace  
Quand le marcheur interroge  
Le ciel de ses demeures d'enfance

Plus démuné que jamais  
Il marche vers l'aube  
Aux mains ouvertes

Le temps parfois remonte à la gorge  
Du marcheur qui poursuit sa course  
Ses pas pourtant ne sont plus  
Qu'appels à cette nuit minérale  
Où se fondent les traces vives du passé  
Dont le sillage se referme  
Sur cette solitude du dernier battement  
D'une porte qui quitte ses gongs  
Se fracasse dans le jardin  
De pierres d'une maison à l'abandon

Loin de tout foyer  
Toujours le chemin sans fin  
Des pas qui vont  
Au-devant du marcheur  
Et de ces paysages  
Qui se défont  
Traces et plis d'un songe  
En marche  
Dans l'épuisement des images

Parfois dans le brouillard du temps  
Le marcheur ivre de malheur  
N'aspire plus qu'à un jour  
Allégé de tout bagage  
Rêve de simple fraîcheur de fontaines  
A l'ombre des frondaisons  
Chaque pas alors frappe  
Cette voix qui porte le marcheur  
De soi vers soi  
Sur le chemin des origines

Jamais rassasié  
De sable et de vent  
Le marcheur calligraphie  
Ses pas jusqu'à ces confins  
Où la mémoire  
Fait surgir les fièvres  
D'autres signes nomades  
Pour redessiner  
Le mouvant horizon  
Où dorment ses ancêtres de pierres

Entre vertige et mémoire  
Le marcheur revoyait  
La maison d'autrefois  
Litane des jours tranquilles  
Où êtres et choses  
Étaient caresses légères  
Sous l'aile du temps

Bonheur fragile  
Qui s'efface sous les pas  
Où ne brillent plus aujourd'hui  
Qu'éclats de miroirs blessés



Oubliés les jours d'enfance  
Le temps des amours et des guerres  
L'avenir toujours au bout des pas  
Effaçant le passé

Le marcheur fixe l'invisible  
Où blanchiront ses os

Le marcheur va son pas  
Toujours plus loin  
Cœur battant  
Sur les ailes des heures

Arpenteur de l'inaccessible  
Sous le chiffre du soleil

*à Claire*

## AVALON

1.

Entre brume et fatigue  
Le marcheur atteint une côte  
Il monta sur un bateau  
Pour gagner l'île

Il ne s'attarda pas sur la plage  
Gravit les rochers  
Et poursuivit son chemin

2.

En haut d'une falaise  
Il s'assit dans l'herbe douce  
Entre terre et port rêvé  
Il eut la tentation  
De bavarder avec la nuit  
Mais il se leva pour fuir  
Ce leurre d'un calme trop bleu

3.

Il redescendit la pente  
Au détour d'un chemin  
Il découvrit un village en ruines  
Les maisons avaient perdu leur âme  
Il glissa sur une pierre humide  
Son front saigna  
Sur le souvenir des morts

4.

Comme moi pensa le marcheur

Ils sont partis

Sans espoir de retour

Sur l'océan d'absence

Laissant derrière eux

Verte et sauvage

Une terre trop rude

5.

Ici comme ailleurs

Le destin du marcheur titubait

Entre herbes et ronces

Fils à jamais défaits

Dans les désespérantes forteresses

De la mémoire des pierres

D'une patrie à jamais perdue

(Inishmore été 93)

La nuit parlait encore  
Quand le marcheur insomniaque  
Inventant son cheminement  
Reprit sa route  
Vers l'horizon où lentement  
Fondaient les dernières étoiles  
Accompagnant son errance  
En silence il échangea sa fatigue  
Contre cette pointe de lumière  
Que minait la fraîcheur du matin



*i.m. Jean Hilger*

Du haut du mont  
Son regard balaya l'horizon  
Retrouvant dans l'alliance  
Du grès et des sapins  
Noyés dans une brume de légende  
Le parfum des origines

Entre proche et lointain  
Rêves de fougères et destin de pierre  
Partage d'un monde autre  
Vers où le pousse  
cette fièvre sous ses pas

(Donon)

Le marcheur habite le jour  
Et parfois la nuit  
Ses pas tournent les pages  
D'autres jours  
D'autres nuits  
Sous le soleil et les étoiles

Il s'en va pas à pas  
D'un pays à l'autre  
Rêvant de lendemains  
Dans le sillage tremblé  
Du radeau de son naufrage

Chaque pas  
Arraché au chemin  
Témoigne pour ce corps  
Qui décline son ombre  
Sous le ciel qui vacille  
Dans le regard du marcheur

Chaque pas  
Devançant la nuit  
Est pas vers le vertige  
Et l'abîme

Le pas du marcheur est nu  
Il n'habite que l'écho  
Qui bat la campagne

Rien de plus qu'un appel  
Souffle et désir  
Entre chien et loup

Le marcheur avance dans la réalité  
D'un monde qui lui échappe  
Ses pas le portent par un obscur  
Besoin d'aller au-delà

Demain le marcheur aura oublié  
Jusqu'à son nom de mortel

Inlassablement les pas du marcheur  
Frappent le sol comme la parole le rocher  
Mais nulle source ne jaillira  
Pour combler sa soif d'espérance

Il n'y aura jamais sur cette terre  
Que le silence qui sépare  
L'écho de son pas du bruit  
Du pas... à venir...



Le cercle se referme  
Sur les pas du marcheur  
Il écoute monter  
Les murmures de toutes ces ombres  
Voix des feuilles de l'invisible  
Qui lui font cortège  
Paroles de vivants  
Paroles de morts  
Qui insensiblement s'éloignent  
Qui s'éloignent  
Dans ce cercle  
Ce désert de personne  
Ce silence  
Qui efface  
tout



*Le temps efface*

*Les pas du marcheur*

*Il n'est rien*

*Que l'ombre d'une trace*

En bas de l'horizon  
Là où le ciel fatigué  
Éteint et brouille ses feux  
Dans les sillons de la terre  
Le marcheur replie son grand corps  
Comme une signature  
Sur le livre de la nuit

# **SAISONS TRAVERSIÈRES**

*« Nous vivons pour l'échange »*

Alain Bosquet



## SAISONS ALLIÉES

Retrouver dans l'odeur de feuilles humides et de marrons luisants les souvenirs de mes forêts d'enfance. Il faut parler dans le vent et la pluie pour voir se dénouer vos visages sur le grand parcours de nos innocences sauvages. Il m'arrive encore de guetter la chance d'un regard libre de cette nuit qui s'est épaissie entre nous. Sur ce chemin d'herbes, d'images et de poèmes, il ne me reste que mes pauvres mots, témoins et traces de nos saisons alliées.

## JOURS INCERTAINS

Silence illimité du temps  
Pas après pas s'inscrivent  
Les traces vers un paysage enfoui  
L'épaule d'une colline  
Les crocus perçant sous la neige  
Les lisières où entre les arbres  
La lumière prend langue  
Les prairies multipliées  
De la liberté des fleurs  
Espaces de terres vertes et lentes  
Où s'écoulaient mes saisons d'enfance  
Chemins d'herbes et de larmes  
De fougères et de sourires  
Dans les replis de la forêt  
Le partage du bleu du ciel  
De ce temps qui change avec nous  
Souffle sans limite  
Entre les barrières de la vie  
Sur les intervalles d'horizon  
De la pente de nos jours incertains

## SAISONS TRAVERSIÈRES

Sous le grand arbre  
Où j'ai déposé la valise des souvenirs  
Le vent ce matin  
Me parle d'un pays nôtre  
Le temps brûlé ensemble  
Dans la connivence des regards  
Sous ces merveilleux nuages  
Qui dessinent les lignes  
D'une écriture de mémoire  
Où nous partageons déjà  
Secret à secret  
Les échos de nos saisons traversières

## L'ENVOL

Entre la nuit et le jour  
Dans l'éclair et l'étoile  
Tu combles la distance  
De la terre au ciel

Courbes reprises  
Au temps immobile  
L'envol fait flamber  
La fable du bronze  
Sera lumière encore  
A l'appel du large  
Sur les bords incertains  
De l'empire des nuages

Et pour toujours  
A ce dieu que tu inventes  
Tu rends l'hommage  
De l'infini du possible

(à propos d'ENVOL,  
sculpture de Lucien Wercollier)



*à Anne*

## RACINES DU CIEL

Pour que demeure  
Au vif de l'arbre  
La sève d'un printemps fragile  
Sur les ailes des cigognes  
Du pays d'enfance  
Et fêter avec elles  
La paix des toits retrouvés  
Après longue errance  
Abandonnant la fatigue accumulée  
Le temps des déchirures  
Les distances de l'ombre vaincues  
Comme le grand cerf des légendes  
Nous porterons branches hautes  
Jusqu'aux racines du ciel



## ESPOIRS DÉROBÉS

Quelle promesse encore dans ces nuages  
Où s'étirent se déchirent  
S'effacent un à un les soleils  
De nos vies rêvées  
Sur la grisaille du tableau  
Des grands et petits désastres  
Qui traversent nos saisons mortes  
Flux de la mémoire  
Dont les ombres dansent  
La pavane de nos espoirs dérobés

## NUITS D'HIVER

*Les nuits d'hiver qui s'étirent nous font ressentir plus durement les morsures de la vie et de l'air dans ce climat de désastre quotidien qui oblitère souvent les premières heures du jour qui n'est pas encore... jour.*

*Nous devrions nous coucher « avec les poules » et nous lever au chant du coq, nous libérer ainsi de ce malaise permanent de vivre à contretemps.*

*Nous goûterions ainsi mieux l'arrogance stimulante de certains petits matins et partagerions avec la nature la tendresse du plaisir de voir monter la nuit qui envahit graduellement les paysages et les yeux des enfants.*

## DESTIN D'AILES

Pour flamme haute

D'un persévérant défi

Je serai l'oiseau un jour

L'oiseau

Destin d'ailes

Ailes frémissantes avant l'envol

Ailes conquérantes à la proue des nuages

Ailes déchiquetées et brisées

Par l'effroi et la douleur

Ailes songeuses repliées sur le rêve

Des nuits où l'on demande

Son chemin aux étoiles

Pour flamme haute

Entre soleil incertain et grands vents

Je serai l'oiseau un jour

L'oiseau

Geste d'oiseau

Pour donner forme

Dans la lumière de l'élan

Aux ailes du désir

(à propos de sculptures de M.J. Kerschen)

*à Claire*

Évidente fragilité  
Qui est aile à l'aube  
De ce matin où la lumière  
Rebondit  
Galet luisant  
Sur l'eau de ta peau

Raies d'ombre et de soleil  
Sur ton visage endormi  
Lignes mouvantes  
Où je lis les rêves  
Qui dessinent  
Tes saisons lumineuses

## DES YEUX TROP SECS

Quand je laisse sourdre en moi  
Ces blessures de sable où s'écoule mon passé  
Je retrouve les plages lentes  
D'une légende que tu as pétrifiée  
Généalogie des hasards et des bruyères  
Qui délivrent des levées d'oiseaux  
Galets roulés dans la laine du temps  
Jusqu'à ce jour où sur la brume des fougères  
Une larme a tremblé sur des yeux trop secs

*à Robert Brandy*

Et même si jour  
Après jour tu donnes couleurs  
Au temps toujours recommencé  
Il y aura au bout  
De ta route de sel  
Une caverne où  
le noir crie



*à la mémoire de mon père*

Depuis ce jour déjà lointain  
Où la lumière a coulé de tes mains  
J'ai vu se perdre à jamais  
Les tessères éclatées d'une enfance

Lorsque s'éparpillent sous le ciel aveugle  
Les images, les mots et les sourires  
Qui multipliaient nos mondes, reste  
Le sourd martèlement du métal de la mémoire

Le temps s'insinue, creuse entre nous  
La distance, blessure que le vent  
Déjà brouille sous la poussière des étoiles

Lourd silence d'un corps abandonné  
Au bord de l'abîme où toute présence  
Se dissout dans l'œil insondable du temps

## L'OMBRE

Vêtue de soleil ou confondue de nuit  
L'ombre nous précède ou nous suit  
Toute notre vie

Quand enfin nous glisserons  
Dans le blanc sommeil de la mort  
Elle sera éclat sur lit de terre

## LAISSER ABOYER LA MORT

Un coup de poignard  
Qui me brise  
L'horizon soudain  
Qui marche à ma rencontre

La douleur qui irradie  
S'étrangle dans la poitrine  
L'arbre de la vie frémit  
Dans le souffle qui revient

Un nuage bleu cautérise l'horizon  
La menace s'éloigne  
Il faut laisser aboyer la mort  
Pour que s'éclaircisse le regard

*à Claire et Alexandra*

UNE PETITE PLUIE FINE

Une petite pluie fine  
Et au bout de ma chaussure  
Un marron luisant que je ramasse  
Que je te donne  
Sésame pour passer sur l'autre rive  
Où l'enfant sourit  
S'interroge gravement sur ce marron  
Que tu lui tends  
C'est son premier automne  
Que tu essaies de lui apprendre  
Sous l'ombre mordorée des arbres  
Dans ce signe qui nomme  
Entre les coques éclatées  
L'autre versant de l'été

(automne 95)

## ALPHABET

Aux eaux de la genèse  
Aux labours de la terre à vif  
Au feu des entrailles  
Au vent lassé d'horizon  
J'ai parlé langue fraternelle  
Dans l'argile  
J'ai dessiné inscrit gravé  
Les déclinaisons de la matière  
L'alphabet des éléments

## DERRIÈRE LES FEUILLES

C'était il y a quelques jours seulement. La mort est entrée, sur la pointe des pieds, dans cette maison que nous disions nôtre, nid chaleureux où nous nous retrouvions, oiseaux épars, à l'occasion de fêtes animées au goût de meringue, d'anis et de riesling. Ou tout simplement pour renouer avec ce port d'attache de la douceur familiale.

Aujourd'hui la maison est vide de toute cette enfance d'arbres de Noël et de mirabelles. Hémorragie de mots, d'images et de souvenirs dans mon royaume de cerises et de fougères. Seul, je m'en vais sur mon chemin de sel et de poussière, ombre vacillante sur la courbe sans fin du soleil.

Sous la lampe, je lis encore dans tes yeux cet éclair d'une détresse sans nom quand tu me tendais ta main décharnée.

C'était, il y a quelques jours à peine et déjà ton visage disparaît derrière les feuilles....

à Robert Brandy

« *La terre est bleue comme une orange* »

Paul Eluard

TENIR L'HORIZON

Le monde nouveau que tu inventes  
Au défi de ton horizon  
S'étoile déjà des constellations  
De tes lignes formes et couleurs  
Entre l'œil et l'univers  
Seuil à franchir  
Loin très loin des ombres longues  
Le geste construit puis brûle  
Les châteaux des Espagnes  
D'une passion violente qui fait  
Virer du cadmium au cobalt  
L'espace des terres inconnues  
Où le rouge de Venise flambe  
Entre liturgie des verts et éclats des jaunes

Mais dans l'arc des couleurs  
Le bleu tient l'horizon

(été 1996)

## FACE À FACE

La parole entre nous  
Pour m'ouvrir ton domaine  
Chemins frayés jusqu'aux terres  
Qu'illuminent à part égale  
Le temps de vivre  
Le temps de l'amour  
Unifiant la terre promise  
Pour nous recommencer  
A l'horizon d'un miroir  
D'un face à face  
Où je perds mémoire



*à Bertrand Ney*

Dis-moi sculpteur,  
Toi qui portes en toi la terre  
Dont l'arête tranche  
Le matériau de tes rêves  
De quel pays l'écho  
Traverse-t-il la pierre  
Où ton ciseau creuse  
Inscrit déjà sa légende ?  
Entends-tu la rumeur  
De l'échange des sangs  
Dans les veines de la pierre ?  
Toi qui sais le prix  
De l'étreinte du minéral  
Et de l'homme,  
Le présent pétrifié déjà  
Promis à l'érosion du temps,  
Emporte-nous sur les éclats  
De tes départs immobiles...

Dans un bruit de pierres  
Qui se détachent de la berge  
S'enfoncent dans la mouvante ténèbre  
J'écris ce grondement sourd du fleuve

Haute vague du temps  
A la poursuite des ombres

COMME UNE VOIX

Comme une voix qui dérive  
De l'autre côté de la prairie  
Tu t'en es allée

Je reste là sous les bouleaux que nous aimions  
Il semble que j'aie plus froid  
L'hiver sera long  
Plus long sans toi

Dans l'incessante nuit de la mémoire  
Tu me parles encore  
Dans nos saisons-géranium

## COMME UN NUAGE BLANC

Comme un nuage blanc qui s'arrête au large du bleu, j'ai attendu, au bord du vertige, que le temps desserre ses griffes. Et que se poursuive la marche en avant de ce continent de laine.

A l'infini de ses déchirures nomades j'ai noué, une à une, les étoiles de ce chemin de sel qui, sans fièvre, m'a conduit à travers les armées des orages jusqu'aux terres qui s'irisent de ta lumière fertile.

## FALAISE

Il faut aller loin  
Toujours plus loin  
Oser ce pas de plus  
Vers la falaise

Et là  
S'approcher  
S'approcher encore  
Et guetter cette clarté  
Difficile à voir  
Plus difficile à saisir  
Dans ce peu d'espace  
Entre deux pierres

Il faudra garder mémoire  
De cette blessure  
Où au cœur bleu  
De la nuit minérale  
Se restitue le creusement  
Lumineux de l'être

## PETITS RIENS

Des images s'accrochent à des lambeaux de mémoire. L'émouvant et le dérisoire dans ces photos, lettres ou cartes postales arrachées à la poussière. Petits riens qui ont tissé une vie ordinaire, ont rempli, au fil des saisons, armoires, tiroirs et caisses.

Ainsi des jours heureux comme des nuits d'angoisse de nos morts que le temps fige sur la pellicule des souvenirs.

Inlassablement grince le disque rayé d'où surgissent attitudes, sourires et grimaces. Dans l'insaisissable sillon que la vie a cessé d'appivoiser.

## LE SENTIER

Le sentier ne nous sera gloire  
Que jusqu'à la lisière  
Là où l'obscur nous révèle  
Le vrai visage, la face  
D'ardente braise sous le feuillage

C'est là que parlera enfin  
La poussière accumulée des jours  
Sur les pierres à vif  
Sur les herbes folles poussées  
Dans les interstices du temps ennemi

Nuit du grès  
Nuit de la parole  
Érosion lente

Le temps s'écoule  
Métamorphose  
La pierre

A la fracture  
L'eau qui sourd  
Engendre la lumière

Voyage du sable  
En les mots  
Désir infini

Silence sans fin  
Dans mes vergers  
De pierre



*à Robert Brandy*

## GÉOMÉTRIE DU SILENCE

Avançant en pays de couleurs  
Les formes où tu libères le temps  
Cravachent la terre  
Disent le grondement des orages  
Le tremblement secret  
De la flamme qui vacille  
Sur le seuil frissonnant  
De la demeure où se dénouent  
Les fils tendus à se rompre  
De la géométrie du silence

TOUT FLEUVE...

Tout fleuve

Nous ouvre un chemin

Déchiffre les ciels

Déroule les couleurs des paysages

Partage flux et reflux

Des vies sur les berges

Tout fleuve

Est temps sans mesure

Qui s'en va sous les saisons du ciel

Vers le sel de la mer

*à Isabelle et Grégoire*

CHEMIN DE L'INDICIBLE

A la table ouverte des mots  
Les fragments de nuit s'éclairent  
Au chemin de l'indicible  
Marcher marcher encore  
Avancer dans l'absence de traces  
Vers ce lieu du sens  
Où les dieux semeurs de vent  
Allument le regard  
Aux lisières de nos faims

Jusqu'en perte de mémoire

Ainsi allons-nous  
Dans l'aire de pierres  
Le plissement des eaux  
Prince d'un royaume  
Où s'effrite et se délite  
Le sable de mémoire

Royaume de mes pierres  
Qui me parlent  
D'histoires de vent et d'usure  
De voyages dans l'infini  
Du grand et haut vol des pierres  
Vers les galaxies

*à Michel Garreau*

## A L'INSTAR DES OISEAUX

A l'instar des oiseaux  
Les mots parfois dansent  
S'assemblent en figures accordées  
Nouant et dénouant  
Les rythmes d'une géométrie obscure

Sur la carte du ciel  
Comme sur la page blanche  
L'air tout entier vibre  
Des ailes de la rumeur des mots  
Jusqu'à ce qu'un ordre  
Venu du fond des âges donne  
Le signal de l'envol  
Loin de la terre lente des mots  
Dans la géographie des vents

Ce matin  
Le soleil a hésité  
Au bord du ciel  
Comme un poème  
Qui se refuse

Passent les mots  
Comme passent les nuages  
Sur ce seuil  
Où tout pourrait naître

Mais où tout  
Peut se perdre

*Écrire*

*C'est à chaque fois*

*Long effort à naviguer*

*Sur le fleuve du sang*

*Pour retrouver*

*Sous l'astre d'encre*

*Cette saignée de lumière*

*D'une parole de source*



## JE VOUDRAIS QUE TES YEUX

Je voudrais que tes yeux fussent de la couleur de ce nuage où s'accrochent mes rêves de tendresse aventureuse. N'aie pas peur : au-delà de l'horizon je retrouve un pays d'enfance sauvage. Ciel d'une terre où vibrent – à en brûler les yeux – les feux de nos soleils. Avec toi, tous les sentiers mènent à ce manège heureux où s'étoile la braise du désir.

Entre terre et ciel, dans l'exil du partage des corps, nous écouterons dans les herbes hautes de nos alchimies obscures la montée lente de la marée du soir.



*Joseph Paul Schneider avec Robert Brandy (de face).*

# JOSEPH PAUL SCHNEIDER

par

Bernard Baritaud

## I. Le royaume d'enfance

Joseph Paul Schneider mentionne parfois Marmoutier, en Alsace, où il naquit en 1940, et particulièrement – dans *Pays-Signe*, par exemple –, son abbatale du 12<sup>e</sup> siècle : "l'abbatale de grès rose/inépuisable soleil de pierre". A la fascination de l'enfant pour les jeux de lumière sur le grès, se substituera le sens du mystère éprouvé par l'adulte pénétrant dans l'ombre de l'église et, plus généralement, le sentiment du sacré s'imposant au cœur de ce grand "Pays de Marmoutier" qui encercle la ville, les champs et les prairies de montagnes couvertes de forêts. Là se trouvent les origines familiales. Le poète évoque volontiers un grand-père tailleur de pierres, mort quand son père avait treize ans. Surtout, l'image du père reste très présente, dont il salue la mémoire dans *Saisons traversières*. Robert Schneider, ouvrier, contremaître, puis directeur technique, rude travailleur dévoué aux autres, deviendra maire de Marmoutier (c'est à son initiative que les orgues Silberman de l'abbatale seront restaurées et des concerts organisés), et conseiller général. La mère est

institutrice. Joseph Paul a trois sœurs et un frère. Nulle poésie dans le milieu familial, certes, mais le sens de la droiture, le sentiment du devoir, la croyance, inculquée, que l'on s'inscrit dans une lignée d'hommes et de femmes ayant un destin à accomplir. Destin modeste, sans doute, mais aidant chacun à comprendre qu'il ne s'inscrit pas gratuitement dans la chaîne de la conscience humaine.

Jean Orizet saluait donc, tôt, en Schneider, un homme, en partie, "de la terre et de la tradition". Et, sans doute, l'auteur de *Terres miennes* (1974) écrit-il : "Mon village est mon bout du monde..." parce que son poème, qui deviendra une "affiche-poème" réalisée par Jean Vodaine, en conservera la mémoire. En fait, le lieu d'origine n'est pas seulement village, abbatale, Marmoutier : il s'élargit à la forêt alsacienne. Car "l'arbre de l'enfance" résiste aux vents mauvais, et il communiquera longtemps, à l'initié, les confidences chuchotées des mystères animant la nature. Cette réflexion, formulée dans *Sous le chiffre impassible du soleil* (1988), se retrouve, sous diverses formes, dans tous les recueils d'un poète qui sait pouvoir compter sur l'amitié des arbres et qui va à la forêt "comme la vague va à la mer" (*En cette steppe*, 1992).

Le corollaire de l'attachement aux lieux d'enfance, aux sites originels qui nous protègent – croyons-nous –, c'est qu'ils exerceront, rétrospectivement, une fascination durable. Désormais dans sa maturité, dépossédé des richesses qui furent le don des dieux, et dont la nostalgie magnifie les splendeurs, le poète aborde "le désert de l'exil" dès *L'Incertain du sable* (1978). Ce sera un autre thème constant de son œuvre. Le royaume d'enfance, qui inspira si fortement Saint-John Perse et Senghor, se situe, pour le poète alsacien, non plus précisément à

Marmoutier, mais quelque part aux marches de l'Est. Il est froid, brumeux, ou très chaud en été, forestier. L'écrivain rêvait d'en partir, puis il a emprunté "l'amer chemin d'exil" et, lorsqu'il se retourne sur son passé, de celui-ci ne demeurent – c'est ainsi – que des "éclats de miroirs blessés". Oui, la notion de "lieux" est ici importante (c'est d'ailleurs le titre d'un ensemble de poèmes dans *En cette steppe*), et il y a bien, sans doute, à l'origine de toute errance comme au terme de bien des vies, un naufrage.

## II. L'Européen

En outre, le point de départ est, en l'occurrence, une Alsace qui, lorsque naît le poète, redevient allemande. Joseph Paul Schneider aura deux langues, deux cultures... Sera-t-il, pour autant, déchiré ? Plus habilement, il tirera bénéfice de l'ambiguïté de la situation qui lui est faite par une réflexion, constamment approfondie, sur l'Histoire. Celle-ci est au cœur de son œuvre : dans *Pays-Signe*, le temps qui brise les songes des hommes, "le temps a visage de guerre", et dans *Pierres levées en demeure* (1984) la conscience d'appartenir à une communauté humaine survivant à des avanies séculaires – jacqueries ou guerres franco-allemandes – est manifeste. La progression vers l'unité intérieure passera donc par une réflexion historique : il sera inutile de revenir dans un village désormais mythique, mais il faudra se fondre dans une communauté plus vaste, la Rhénanie, la Lotharingie... et l'Europe. C'est le champ sacré du poète : Europe, bien entendu, de la culture, des échanges, de la libre circulation des idées et des hommes, dont il esquisse une définition dans les actes

d'un colloque qui s'est tenu à Strasbourg en août 1989. Cette Europe en mouvement, plurielle, qui a son identité et qui est bien réelle, est caractérisée par l'harmonie existant entre les hommes qui la peuplent et les paysages qu'ils habitent. C'est, dans son ampleur, le continent européen dont le message d'humanisme a vocation universelle. Alain Bosquet, autre grand européen, écrivait justement dans sa préface à *Pierres levées en demeure* :

"Je le vois en cette région de Lotharingie intérieure – comme on dit d'une France au cœur – qui va de la Zélande jusqu'en Argovie. Joseph Paul Schneider y est chez soi, qu'il aille à Breda, à Maestricht, à Liège, à Aix-la-Chapelle, à Esch-sur-Alzette, à Marmoutier sous les lions romans, à Strasbourg, à Colmar, à Karlsruhe ou à Bâle, partout où l'on sent le Rhin qui coule et dont découlent une sagesse et une agitation européennes."

Homme du Rhin, qu'il chantera dans un poème dédié à "ses frères lotharingiens" ("Malgré les loups" dans *Sous le chiffre impassible du soleil*), nourri de la continuité chaotique des siècles, dont il redoute et assimile les leçons, Joseph Paul Schneider sait appartenir à un grand ensemble humaniste, intellectuel, artistique et social. "Le sentiment de la perte devient ferment de résurrection", écrivait Jean Malrieu, préfaçant *Marges du temps* (1975). Sans doute, parce que le poète retrouve – ou découvre – une unité dont il a pu parfois se sentir frustré en disant son appartenance, par l'humanisme rhénan, à une terre d'origine qui prend, désormais, la mesure d'un continent.

Ajoutons que sa démarche a toujours coïncidé avec une pratique de l'expression poétique rigoureuse. La phrase de Braque – "J'aime la règle qui corrige l'émo-

tion" – que Georges Bouillon citait à son propos en 1980, vaut d'être rappelée. Schneider s'est toujours efforcé d'imposer à ses inquiétudes le corset d'une langue de mieux en mieux, patiemment, maîtrisée.

Des Vosges et de la Forêt Noire... jusqu'aux îles d'Aran, en Irlande, l'errance, physique et métaphysique, du marcheur n'est pas innocente. Il y a le rêve, le grand rêve de la "celtitude". Un homme remonte vers son passé, il sait que nous avons tous un destin, que le silence efface les traces... Pas tout à fait. L'homme du Rhin sait, aussi, que le poète peut charmer, par ses mots, le grondement du fleuve.

### III. Un homme entre les hommes

Mais, d'abord, le fleuve entraîne dans ses remous un écrivain faisant le compte "de sa part de feu, de sa part de vent" ("*Autoportrait*", *Pierres levées en demeure*) qui devra apprendre à discipliner son inquiétude. Celle-ci est bien présente dans l'œuvre de Joseph Paul Schneider, sournoise, terrée dans l'ombre des images. Notre présence sur la terre a-t-elle un sens ? Quelles raisons d'espérer pouvons-nous trouver aux leçons de l'Histoire ? La souffrance, la mort, ne seraient-elles pas, en définitive, le seul lot terrestre ? Une douleur zébrant sa poitrine rappelle au poète leur menace. Oui, nous avons bien "la mort aux trousse" (*L'Incertain du sable*). Nous savons, chaque matin, que les jours nous sont comptés, que le temps ne fait grâce à personne. Chaque soir, nous appréhendons "les couteaux de la nuit" (*Sous le chiffre impassible du soleil*).

Heureusement, le poète n'est pas seul. Il y a le sourire troublant des femmes, et celles-ci animent avec dis-

création, de leur présence, les textes de Schneider. Et il y a les autres, le reste de l'humanité au sens large. L'écrivain n'est certes pas insensible aux ridicules de ses semblables : tels ces chasseurs citadins progressant dans la forêt "ivres déjà de trophées accrochés au-dessus de leurs buffets Henri IV" (*L'Incertain du sable*). Mais, quels que soient leurs travers, nos contemporains nous démontrent, par leur présence même, qu'il y a bien un "miracle de la vie/qui continue" (*Sous le chiffre impassible du soleil*). C'est cela aussi, la leçon de l'Histoire, et Joseph Paul Schneider est pour nous un poète fraternel dans la mesure où il tente de se connaître et de dire qui il est, et dans la mesure où il est ce que nous sommes.

Tel est en effet un des redoutables privilèges de l'artiste. Dans le bel ouvrage qu'il a consacré au peintre Brandy (*Robert Brandy*, 1996), le poète remarque, avec tact, que son ami a su utiliser pour se renouveler le malheur qui l'a parfois frappé : les formes envahissant ses toiles sont un fragment de sa personnalité qui, ainsi, se dilate "à l'infini... jusqu'à l'explosion". Et, "comme chaque artiste authentique", Robert Brandy "révèle par son art le fond le plus permanent, le plus vrai, de sa condition d'homme". Joseph Paul Schneider est, lui aussi, un artiste authentique. Et, lui aussi, par ses mots qui sont des fragments de ce qu'il est au plus intime et qui ne cessent de renvoyer leurs échos dans la sensibilité de son lecteur, il exprime la condition humaine. La poésie – aventure solitaire et secrète – devient ainsi cet accomplissement collectif qui nous concerne tous. En dressant un inventaire du réel – lumière, pierres, forêt – l'écrivain structure le monde : sa démarche représente, comme le notait Serge Brindeau dans sa préface à *Pays-Signe*, en 1982, une



osmose entre le moi et la création ; il passe du singulier à l'universel. Et la création ne sauve pas, bien entendu, le seul créateur : en élaborant un monde fait de signes – mots, formes ou couleurs –, "l'être s'habite" (*Les gouffres de l'aube*, 1971), même s'il demeure consumé par une nécessité intérieure qui le portera à ne se satisfaire d'aucune halte. Il n'y a pas, évidemment, d'aboutissement ni de repos possible pour l'artiste. On comprend en quoi la fréquentation des peintres, des graveurs et des sculpteurs a pu aider le critique d'art Joseph Paul Schneider à prendre conscience de la nature de sa quête poétique.

#### **IV. Volumes et couleurs**

La critique d'art représente, en effet, une partie importante de son activité. Ce n'est pas surprenant si l'on se rappelle que, enfant, son initiation à la beauté, et probablement son premier contact avec une forme de poésie, furent visuels : les jeux de la lumière sur le grès de l'abbatiale de Marmoutier. Dans un de ses tout premiers textes, il dit avoir "choisi des mots la couleur pure/et l'invention multiple" ("Espace", dans "Poèmes retrouvés", 1965-1969, *Pays-Signe*). Aujourd'hui, le marcheur "calligraphie ses pas", il tente de "redessiner" un passé mythique. Il emploie, toujours, les mots de la peinture.

C'est que, depuis qu'il écrit, Schneider fréquente les peintres. On retrouve ses amitiés sur les murs de son appartement de Luxembourg : aux origines, sans doute, le peintre alsacien Camille Hirtz. Puis les Luxembourgeois : des Brandy de différentes époques, des œuvres de Bertemes, de Gast et de Guy Michels, des sculptures de Wercollier, de Ney, de Féraud, un mobile

de Lippert... Mais la collection ne se limite pas, loin de là, aux artistes du Grand Duché : notons une grande toile de Kijno, des œuvres du peintre chinois Chu Teh-Chun, de Doucet, qui appartient au mouvement Cobra, de Collot, de Dorny, de Piaubert, de Pignon, de Szenes, des lithos d'Ubac, de Manessier, de Bram Van Velde... Beaucoup d'autres, encore, chez cet amateur qui privilégie un art abstrait de signification forte, traduisant une réflexion sur l'occupation de l'espace et sur l'agencement des formes, mais tendant aussi à la recherche de la meilleure expression de la lumière et à la libération, par la couleur, d'une énergie vitale.

Le poète et ses peintres cheminent de compagnie. Et d'abord, il les introduira dans ses livres. Il est remarquable en effet que ses principaux recueils, *Pays-Signe*, *Sous le chiffre impassible du soleil*, *En cette Steppe*, comportent tous une partie intitulée "Dialogues" : elle regroupe, chaque fois, des poèmes dédiés à des peintres ou exprimant une réflexion sur leur art. Surtout, Joseph Paul Schneider consacre beaucoup de son talent à la critique d'art : comptes rendus d'expositions, catalogues, préfaces et organisation d'expositions.

"En moi, poésie et critique d'art s'équilibrent, me disait-il. L'art est une ouverture dans ma vie. Et, si l'on se réfère à la notion baudelairienne des correspondances, l'art et la poésie, chez moi, se rejoignent".

L'artiste, en effet, tend d'abord à occuper l'espace, à nier ainsi le vide. Le sculpteur Bertrand Ney "s'empare de l'espace, rend visible la tension des lignes, des formes et des équilibres" ("Bertrand Ney : imagination matérielle et dynamisme", *Nos Cahiers*, 4/96). Dans les collages et les "bois flottés" ("débris hétéroclites rejetés par les flots, simplement assemblés et, selon ses propres termes, 'articulés'") de Dorny, le poète est sensible au

"besoin de découvrir et de creuser l'espace de la découverte pour *donner à voir* au spectateur" (*Bertrand Dorny, ordonnateur du réel*, 1988). Brandy a exposé, en 1991, des "boîtes" que Schneider analyse comme des "combinaisons de formes et d'espaces/plans dans une perspective architecturale, sculpturale, et (de plus en plus) picturale" (*Brandy, Peintures, Papiers, Objets, Boîtes et installations*, 1992-1995).

Le même Brandy, dans ses toiles ou dans ses sérigraphies, nous communique, avec toute liberté d'interprétation, des formes non figuratives chargées de ses tensions intérieures. La peinture de cet homme qui se donne Cézanne pour maître est "poème de couleurs, de formes et de forces architecturées – gestualité heureuse et contrôlée" (*Robert Brandy*). Il exprime ainsi sa joie de peindre par une explosion maîtrisée de la couleur.

Il recrée aussi, merveilleusement, à son œil, l'univers. "Seul, l'homme visionnaire est peintre", écrit Schneider dans *Robert Brandy*, rejoignant l'opinion de Verhaeren, critique d'art, pour qui "tout grand artiste est un visionnaire". Et il apprécie que Pignon nous invite à une célébration des mystères du réel, que Dorny se fasse le "cartographe de l'imaginaire", que Bertrand Ney "possède ce pouvoir de transfigurer les formes dans l'imaginaire avant de donner forme tangible à son rêve, de chercher à réaliser dans l'œuvre l'unité entre matière et sensibilité, entre l'éphémère et l'éternel..." (*Un rêve de pierre, sur une sculpture de Bertrand Ney*, 1996).

Sans doute, sa fréquentation des peintres et des sculpteurs a-t-elle aidé Joseph Paul Schneider à élargir la conception qu'il se faisait du champ de la poésie, comme à améliorer sa technique d'écrivain. Il a découvert, dans le monde de l'art, un monde où des intérêts financiers sont en jeu, certes, mais dont les acteurs se

connaissent, et qui permet aux partenaires les plus dissemblables de nouer d'utiles alliances. Un monde où le poète trouve sa place. Aussi a-t-il collaboré souvent avec des artistes (Bertemes, Hirtz, Brandy, Kerg), signant des livres d'artiste – *Horizon architecte du temps*, avec Hirtz, *Parler dans les feuilles*, en 1988, et *Un voyage en hiver*, en 1994, avec Brandy. Il a, encore, pratiqué le poème comme critique d'art : les "Dialogues" déjà mentionnés sont, dans ses recueils, les jalons de sa réflexion sur la peinture. Et des textes comme "Et même si..." ou "Géométrie du silence", dans *Saisons traversières*, peuvent être entendus comme lectures créatrices des tableaux qui leur ont servi de support. Mais surtout, le but du poète est, comme celui du peintre, "d'atteindre la lumière", pour reprendre le titre d'un chapitre de *En cette steppe*. Ce qu'il souhaite, lui aussi, écrit-il dans ce livre, c'est faire jaillir de ses errances contrôlées dans l'univers des mots "la présence allégée de la lumière".

Les images s'épuisent et, en même temps, miraculeusement, elles se renouvellent : comme le peintre, le marcheur recompose toujours, par un songe en mouvement, des paysages qui se défont et qui, pourtant, se multiplieront à l'infini dans l'imagination des autres hommes.

## V. Un messager

Des critiques – Louis Dubost, Jean Orizet – ont relevé, dans les poèmes de Joseph Paul Schneider, l'importance de la thématique de la lisière. La lisière est le bord de la forêt, la frontière mal déterminée entre deux mondes – les terres rases que brûle l'impassible soleil et

le refuge ombreux de nos pensées secrètes –, elle est zone de passage. Les lisières peuvent être franchies, mais en sachant que, si l'on sort de l'ombre et si l'on renonce à la protection de la forêt, on s'aventure, désormais, en terre exposée. Lisière, fleuve... autant de lignes de démarcation que le poète traversera parce qu'il est dans sa nature d'unir des mondes différents, de communiquer avec ceux qui sont de l'autre côté. Parce qu'il est un messenger.

Ouvrant des pistes à la curiosité des amateurs, il se fait volontiers, nous l'avons vu, passeur des peintres qu'il aime et il leur facilite ainsi l'accès à un plus large public. Comme ces artistes, il harmonisera dans ses textes poétiques, à sa façon, le clair et l'obscur, il introduira, dans l'opacité environnante, la petite lumière, tremblante et obstinée, de la conscience des hommes.

Et ce n'est certes pas fortuitement que le thème de la passerelle revient sous la plume du critique d'art. Le graveur luxembourgeois Marc Frising "sait jeter la passerelle entre ce qui est et ce qui doit être" (*Marc Frising... vers cette autre lumière*, 1993). Bertrand Ney réalise, avec ses sculptures, le passage "à un nouvel ordre", non plus conforme au réel, mais "invention des formes – étroitement liées à l'interrogation intérieure" (Bertrand Ney : imagination matérielle et "dynamisme"). C'est à peu près ce que tente de faire le poète. Lui aussi, redistribuant les éléments de l'univers dans un ordre conforme à ses exigences intérieures, tentant de fixer par des images les éclats de la durée, privilégiant les lieux de passage, entend jeter des ponts. Des ponts de mots que filtre l'écriture entre les steppes tourmentées de sa personnalité intérieure et la foule grouillante des hommes.

Il nous transmettra d'abord le message que lui-

même a reçu : de son enfance, des pierres, de la civilisation dont il est issu. C'est au début de sa vie que l'on peut éprouver l'harmonie de l'univers parce que la grâce, la naïveté qui désertent l'homme fait nous en accordent le don. Pour l'enfant, note Joseph Paul Schneider dans *Pierres levées en demeure* ou dans *En cette steppe*, la pierre devient oiseau. Puis l'oiseau est fait mot, le mot s'envole, libre et, dans le même temps, sujet à toutes métamorphoses. Ces mots sont aussi l'expression d'un destin : ils traduisent la "patience des pierres" (*Patience des pierres*, 1977) puisque – le poète en est convaincu – tout mur nous transmet les voix de ceux qui l'ont construit. Ainsi l'espoir reste lié par un fil ténu à la conscience de nos origines. Ce sens du destin, que le critique discerne chez le peintre Brandy et qui conduit celui-ci, malgré les vicissitudes qu'il a pu connaître, à nous donner, par ses toiles, une raison de croire en la vie, se retrouve avec une finalité identique dans les textes du poète. Pour lui aussi, "le bleu tient l'horizon" (*Saisons traversières*).

Les poèmes "sobres et nus" de Schneider, ces poèmes qui "fabriquent leurs propres lumières", selon Jean Malrieu, ne sont pas simples jeux verbaux. Exprimant une pensée nourrie de la mémoire des hommes, ils nous donnent raisons de vivre et d'espérer. C'est l'autre part, plus personnelle, du message.

Schneider nous dit en effet que la beauté – d'une sculpture ou d'un tableau comme la beauté d'un texte – est le résultat de l'union de la matière et de la pensée. Cette union autorise à l'imagination, au cœur, à l'esprit, toutes les libertés. La sérénité d'un visage endormi, le sourire d'un enfant provoquent les mêmes alchimies de l'espoir.

Ainsi, continuant d'avancer dans un monde dérou-

tant, le marcheur sait qu'il ira "jusqu'aux racines du ciel". La parole qui dessine la beauté et qui, annulant les contraintes du temps, redécouvre le monde dans chaque texte, est son viatique.

## VI. Portrait d'un poète sans repos

Cela commence avec le début d'une vie. La jeunesse de Joseph Paul Schneider fut, nous le savons, provinciale, alsacienne : école primaire de Marmoutier, puis Lycée Leclerc de Saverne, Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Strasbourg, rôle joué par l'abbatiale à la façade emblématique dans son premier contact avec l'Histoire, avec le passé, dans sa conscience du passage du temps, prestige d'un père à la forte personnalité qui n'hésite pas à faire attendre Pierre Pflimlin, alors président du conseil des Ministres, venu lui rendre visite, le temps nécessaire pour achever de couper, dans son jardin, l'herbe destinée à nourrir ses lapins. Tout cela se retrouvera dans les textes d'un écrivain de fidélité, à l'esprit indépendant, de *Marges du temps* (1975) à *Traversée du temps* (1998), titres significatifs de la continuité d'une inspiration poétique, sur plus de vingt ans.

Adolescent, Joseph Paul Schneider découvre les poètes : Nerval, Eluard, Aragon, Sain-John Perse, Jouve, Dadelsen, Becker... Il aime Bach, le jazz. Puis, quand il commence à écrire, il lit des auteurs plus proches de sa génération, qu'il aura l'occasion de connaître personnellement : Alain Bosquet, Robert Sabatier, Jean Joubert, Jean Malrieu. Il publie ses premiers textes, notamment chez l'éditeur belge Henry Fagne qui fut, dans les années soixante, un remarquable

découvreur de talents. René Char l'encourage. Jean Malrieu, Jean Rousselot s'intéressent à ses poèmes. Une œuvre s'ébauche.

Conseillé par ses amis, le jeune homme va élargir sa culture poétique : bilingue, il peut lire dans le texte les expressionnistes allemands, Paul Celan, Georg Trakl. Mais il découvre aussi les Anglo-Saxons – Walt Whitman, Ezra Pound – et les Italiens – Montale, Ungaretti, Luzi... Les éléments biographiques, désormais, ne valent que d'être mentionnés : la vie au Luxembourg, l'Ecole Européenne, la critique de théâtre, d'art et de poésie – il tient depuis 25 ans une "petite chronique de poésie" dans le *Luxemburger Wort* – des amours, les enfants, Isabelle, Anne et Alexandra, les amis, des voyages, beaucoup de voyages avec une prédilection pour l'Irlande, la Toscane, mais aussi la Provence... et tous les musées d'Europe. L'existence du poète se retrouve dans ses livres, qu'élaborent joies et peines.

Pour lui, dans sa vie comme dans son œuvre, compteront toujours les rencontres, et surtout, les valeurs de l'amitié.

"Mes livres ont tous été publiés sous le signe du hasard, des rencontres amicales, me disait-il. Rien de planifié." De fait, il a entretenu des relations suivies avec quelques auteurs qui font partie de son paysage quotidien : Jean Joubert, Christian Da Silva, Jean-Vincent Verdonnet, le poète belge André Schmits, Pierre Gabriel, rencontré trop tard, peu avant sa mort. Mais l'ami privilégié demeure Jean Orizet, le Bourguignon et le Parisien, écrivain et éditeur. Orizet c'est la complicité de toujours depuis leur rencontre dans sa cave-bureau du boulevard Saint-Germain, à l'époque de *Poésie 1*. Dans ses articles, dans ses préfaces, Orizet a su dire son



affection pour Schneider. Et un ouvrage "fourre-tout" comme le livre d'hommages consacré à celui-ci par ses amis peintres et poètes en 1989 (*Joseph Paul Schneider*, ouvrage collectif), est significatif du climat de fraternité que l'écrivain suscite autour de lui.

Le sentiment très fort d'appartenir à une communauté – et il insiste volontiers sur le fait que l'Histoire a joué un rôle déterminant dans sa vie – par le terroir, par le père, par la lignée d'artisans à laquelle il se rattache, explique sa conception de son travail de poète et, d'une manière générale, sa conception de la vie. Chacun est un maillon de la chaîne. Chacun doit faire sa part. Schneider laboure, creuse son sillon et, ainsi, il accumule l'un après l'autre, depuis des années, les titres constituant son œuvre. Il travaille les mots comme son aïeul travaillait les pierres. "Chaque matin j'entre dans une carrière pour en extraire mes mots", écrit-il dans "Matin" (*Pierres levées en demeure*). Et que ce poème soit dédié à Jean-Claude Renard ne me surprend pas : Schneider appartient à la communauté des hommes, mais pas exclusivement la communauté des hommes vivants. Le souci qu'il a de ses morts, la dimension spirituelle de certains textes suggèrent que, en lui, même s'il ne le dit pas clairement, affleure l'espoir de la communion des saints.

Le thème de la marche, constant dans l'œuvre – on le trouve déjà dans *Pays-Signe*, dans *Pierres levées en demeure*, dans *Sous le chiffre impassible du soleil* – n'a donc rien de gratuit. Il implique, à la fois, les contraintes du chemin à suivre et les fausses libertés que peut s'accorder le vagabond. Écrire, comme peindre, c'est retrouver, d'abord, la source de la vie. Nous suivons, après d'autres, le chemin qui nous est tracé, nous taillons la route. Cette idée, qui revient sous la plume du

poète, de *L'incertain du sable* (dans "Seul importe le chemin", par exemple) aux *Carnets du marcheur*, lie très bien le sentiment du salut, dont la responsabilité incombe à l'individu, aux voies obligées de ce salut. Alors, que fait le vagabond, comme Ulysse qui "rêve aux dieux à chevelure de marbre" (*En cette steppe*), sinon revenir vers la maison du père? Et il y a, certainement, du vagabond prédestiné chez ce poète à qui Alain Bosquet prête, magnifiquement, la "fragilité massive des grands colporteurs de lyrisme" ("Joseph Paul Schneider entre ses propres lignes", préface de *Pierres levées en demeure*). Le colporteur des mots d'enfance, celui qui marche "vers l'aube/aux mains ouvertes" sachant qu'il ne peut retourner en arrière, où nul ne l'attend, et que l'horizon lui échappera toujours, ce poète sait traduire, dans *Carnets du marcheur*, par le rythme obsessionnel de ses vers, sa quête toujours recommencée. C'est la destinée humaine que résume un texte comme "Avalon", qui reflète la rencontre, une fois de plus, du poète avec le mythe celtique : voués à suivre la piste de nos pères, assurés de ne rencontrer que maisons fracassées, signes de mort et d'oubli, nous n'avons cependant d'autre choix que de continuer à avancer. Les saisons nous traversent? Les mots fragiles, les mots insaisissables sont un possible salut? Nous découvrirons peut-être une autre mémoire pour la substituer à la nôtre qui s'émiette, nous trouverons peut-être une autre lumière, en creusant le fond des êtres.

Joseph Paul Schneider – visage fermé sur ses vertiges intérieurs – se définit comme "un homme ordinaire qui aime la poésie parce que c'est par les poèmes qu'il s'exprime le moins mal". On lit peu les poètes? Il ne s'en soucie guère :

"Les nouveaux médias, les nouveaux langages

audiovisuels vont sans doute constituer de nouveaux supports et, par conséquent, entraîner des formes d'expression inédites : je crois que la poésie restera, et qu'il y aura toujours des poètes, des peintres, des sculpteurs."

Ce sera une minorité qui fera cette poésie et cette peinture. Une minorité, aussi, à s'y intéresser. Ce sera, bien entendu, une entreprise "élitiste", si nous considérons la banalisation des formes d'expression, en général, telle qu'elle est en train de s'opérer.

Mais après tout, un poète qui a trois cents lecteurs peut s'estimer heureux, et je crois plus à la survie des poètes, à travers leurs livres, qu'à celle de la majorité des romanciers."

"Seul compte le chemin", écrivait le poète dans *Pays-Signe*. Il faut continuer à vivre, à créer, à écrire, à marcher, jusqu'à ce que "le marcheur replie son grand corps/Comme une signature/Sur le livre de la nuit."



## BIBLIOGRAPHIE

### POÉSIE

- *Les bruits du jour*. Bruxelles. Fagne. 1969.
- *Les gouffres de l'aube*. Bruxelles. Fagne. 1971. Édition de luxe avec une gravure originale de Roger Bertemes.
- *Saisons dans un visage*. Paris. Éditions Saint-Germain-des-Prés. Collection Lettres Poèmes. 1973. Édition de luxe avec une gravure originale de Roger Bertemes.
- *Terres Miennes*. Paris. Éditions Saint-Germain-des-Prés. Collection Poètes Contemporains. 1974. Édition de luxe avec une suite de trois sérigraphies originales de Camille Hirtz.
- *Marges du temps*. Paris. Éditions Saint-Germain-des-Prés. Collection Poètes Contemporains. 1975. Édition de luxe avec une suite de trois gravures sur bois originales de Hanns Studer. Préface de Jean Malrieu.
- *Patience des pierres*. Decazeville. Éditions Verticale 12. Collection Sang et Racines. 1977. Édition de luxe uniquement (100 exemplaires) avec deux gravures originales de Dhawan.
- *L'incertain du sable*. Paris. Éditions Saint-Germain-des-Prés. Collection Haut Langage. 1978. Édition de luxe avec une empreinte originale de Théo Kerg.
- *Pays-Signe*. Poésie 1970-1980. Paris. Éditions Saint-Germain-des-Prés. 1983. Collection Poèmes d'une vie. Préface de Serge Brindeau. Cet ouvrage compose l'essentiel des textes parus dans les recueils précédents.
- *Horizon mobile du temps*. Éditions Galerie Simoncini; Luxembourg. 1983. Édition de luxe uniquement (80 exemplaires) avec deux sérigraphies originales de Camille Hirtz.
- *Pierres levées en demeure*. Paris. Éditions Saint-Germain-des-Prés. 1984. Collection Haut Langage. Édition de luxe avec une sérigraphie originale de Camille Hirtz. Préface d'Alain Bosquet.

- *Partage des jours*. Eckartswiller. 1987. Édition de luxe - 10 exemplaires - comprenant sept gravures originales d'Erwin Heyn. Typographie François Da Ros.
- *Sous le chiffre impassible du soleil*. Poèmes. Le Cherche Midi Editeur. 1988. Collection Points Fixes. Édition de luxe avec une gravure originale de Michel Ventrone.
- *Parler dans les feuilles*. Luxembourg. Éditions Galerie La Cité. 1988. Édition de luxe uniquement (66 exemplaires) avec une œuvre originale et des sérigraphies de Robert Brandy.
- *En cette steppe*. Paris. Le Cherche Midi Editeur. 1992. Collection "Points fixes/poésie".
- *Un voyage en hiver*. Paris. Editions Biren. 1994. Collection A MANO. Édition manuscrite de luxe uniquement, 9 exemplaires avec des peintures/collages de Robert Brandy.

## TEXTES CRITIQUES

### *Principaux ouvrages, essais, catalogues et préfaces...*

- *Edmond Dune. Poèmes en prose*. Préface. Éditions Naaman. Montréal-Ottawa. 1973.
- *Hommage à Edmond Dune* (en collaboration). Petite Dryade. Virton. 1973.
- *Approches* (Gabriel, Doms, Koltz, Orizet). Petite Dryade. Virton. 1973.
- *Hommage à Roger Bertemes* (en collaboration). Petite Dryade. Virton. 1976.
- *Poésie et art au Grand-Duché de Luxembourg*. Le temps parallèle. Eygalière. 1977.
- *Renée Oberlinkels*. Luxembourg. 1979.
- *Camille Hirtz, peintre rhénan*. Virton. Éditions de la Dryade. Collection Origine. 1980.
- *Jean Vincent Verdonnet*. En collaboration avec Serge Brindeau. Rodez. Éditions Subervie. Collection Visages de ce temps. 1981.
- *Michel Ventrone. Du rail aux étoiles*. Virton. Éditions de la

- Dryade. Collection Origine. 1982.
- *Camille Hirtz* (collaboration). Éditions Origine La Dryade. Virton. 1982.
  - *Erwin Heyn. Peintre et graveur*. Paris. Éditions de la Grisière. Collection Gestes. 1983.
  - *Schortgen, peintre en exil*. Luxembourg. Éditions de la Galerie de Luxembourg. Collection Figures. 1984.
  - *Ben Heyart*. En collaboration avec Henri Blaise. Luxembourg. Éditions de la Galerie de Luxembourg. Collection Figures. 1985.
  - *Leyder, quêteur d'absolu*. Paris. Éditions de la Grisière. Collection Gestes. 1985. Édition de luxe uniquement (65 exemplaires).
  - *Kijno. Retour de Chine* (collaboration). Manège Royal. Saint-Germain-en-Laye (1985).
  - *Haagen, aventurier du signe*. Éditions de la Galerie de Luxembourg. Collection Signes. 1986.
  - *Debenedetti sur l'oultre-vif* (collaboration). Éditions Ellebore. Paris. 1986.
  - *Cees Kortlang*. Éditions de la Galerie de Luxembourg. Collection Signes. 1987.
  - *Brandy, une vie, un destin*. Luxembourg. Nos Cahiers. Imprimerie Saint-Paul. 1987.
  - *Raymond Weiland ou la quête du mystère*. Nos Cahiers. Luxembourg. 1987.
  - *Dorny, ordonnateur du réel*. Luxembourg. Éditions de la Galerie de Luxembourg. Collection Figures. 1988.
  - *Camille Hirtz* (en collaboration). Éditions Michel frères. Collection Paroles et Regards aux trois frontières. Virton. 1988.
  - *Jacques Doucet : traces du quotidien*. Textes de Corneille et Joseph Paul Schneider. Éditions GKM Siwert Bergström. Malmö. Suède. Traduction en suédois Jan Ivarsson. 1989.
  - *Les saisons d'Erwin Heyn*. Éditions "Les amis du Musée de Saverne". Saverne. 1989.
  - *Patricia Lippert 1984-1989. Un itinéraire* (en collaboration). Luxembourg. 1989.

- *Jean Hilger. De la main au bijou d'art.* Éditions H.J. - Galerie Orféo. Luxembourg. Traduction en anglais et en allemand. 1990.
- *Robert Brandy : la passion de peindre.* Flydoscope (magazine Luxair). Luxembourg. 1991.
- *Brandy le bonheur de peindre* (in ouvrage collectif). Éditions PHI/Editions Galerie La Cité. Luxembourg. 1991.
- *Armand Strainchamps, interprète et augure.* Centre Copy Art. Montréal. 1992.
- *Édouard Pignon, conquérant du réel.* Galerie de Luxembourg. Luxembourg. 1992.
- *Martine Deny* (en collaboration). Luxembourg. 1992.
- *Armand Strainchamps. Une nouvelle dynamique créatrice.* Art et Vin. Stadtbredimus.1992
- *Tina Juretzek* (collaboration). Galerie de Luxembourg. Luxembourg. 1992.
- *Hans Sieverding. Signs of time.* Attera Art Gallery Kortrij k. 1992.
- *La poésie parnassienne.* Bibliothèque de Poésie. Tome VII. France-Loisirs. Paris.1992.
- *Jeannot Lunkes. Itinéraires et évolution.* Galerie Simoncini. Luxembourg.1993.
- *Les réseaux des cadastres de Tung Wen Margue.* Galerie Schweitzer. Luxembourg. 1993.
- *Petite histoire parallèle d'un plafond.* En collaboration avec Robert Brandy. Éditions PHI. Luxembourg. 1993.
- *Catalogue Confrontations/Confrontaties* (en collaboration). Éditions Lannoo. Tielt (Belgique). 1993.
- *Gast Michels : une mobilité inventive.* Galerie de São Bento. Lisbonne. 1993.
- *Marc Frising... vers cette autre lumière.* Galerie Schweitzer. Luxembourg. 1993.
- *Hommage à Cézanne.* Centre Culturel Français. Luxembourg. 1993.
- *Gust Graas. Notes d'atelier. Peintures.* Postface de Joseph Paul Schneider. Imprimerie Saint-Paul. Luxembourg. 1993.
- *Jusqu'au bonheur de l'aube.* Poésie d'Alsace/Lyrik aus



dem Elsass (collaboration) Pfälz ische Verlagsanstalt. Landau/Pfälz. 1993.

- *De mon village à l'Europe, de la pierre à l'homme*. Tiré à part de la revue *Sources*. Maison de la Poésie de Namur. Namur. 1993.

- *Iva Mrazkova : une passion ininterrompue*. Éditions Galerie Schweitzer. Luxembourg. 1994.

- *Bertrand Ney. Mémoire, genèse et métamorphose*. Éditions Galerie La Cité. Luxembourg. 1994.

- *Clarté dormante sous les cendres : Laurent Nunziatini*. Éditions Galerie Schweitzer. Luxembourg. 1994.

- *Bertrand Ney. Sculptures et dessins*. Galerie La Cité. Luxembourg. 1994.

- *Art 1995. Luxembourg*. Flydoscope spécial. Préface. Luxembourg. 1995.

- *Loïc Hervé*. Galerie du Centre Culturel Colombier. Rennes. 1995.

- *Les sérigraphies de Robert Brandy*. Éditions Debras-Bical/Editions PHI. Bruxelles. 1996.

- *Robert Brandy*. Éditions Michel frères. Préface de Jean Orizet. (Édition de tête : 99 exemplaires avec une sérigraphie de Robert Brandy). Virton. 1996.

- *Guy Michels : une lente possession du monde*. Éditions de l'Imprimerie Centrale. Luxembourg. 1996.

- *Brandy. Peintures, Papiers, Objets, Boîtes et Installations*. (1992-1995). Éditions Michel frères. Virton. 1996.

- *Un rêve de pierre (à propos d'une sculpture monumentale de Bertrand Ney)*. Éditions Michel frères. Virton. 1996.

- *Bertrand Ney. Rêverie matérielle et dynamisme*. Nos Cahiers. Éditions Saint-Paul. Luxembourg. 1996.

- *Paul Roettgers* (en collaboration). Éditions Saint-Paul. Luxembourg. 1996.

- *Renée Oberlinkels : le temps et l'espace retrouvés*. Luxembourg - Esch/Alzette. 1996.

- *Ben Heyart : mémoire et langage*. Flydoscope (magazine Luxair). Luxembourg. 1996.

- *Patricia Lippert. Le flux du vécu* in *Tribute for the unknow*

*catalogue*. Galerie La Cité, Luxembourg et galerie Katuin, Groningen. 1996.

- *Art contemporain luxembourgeois* (Collection de la BCCE). Préface. BCCE. Luxembourg. 1997.

- *Gust Graas : un cheminement vers la réalité intérieure*. Flydoscope (magazine Luxair). Luxembourg.

- *Stèles pour notre temps*. Luxembourg. Éditions B.I.L./Dexia. 1997.

- *Peinture et Parole*. Centre Culturel Français. Luxembourg 1997.

- *Dany Prüm. Dans le temps déroulé*. Galerie Biever-Risch. Luxembourg. 1997.

- *Ben Heyart dans l'intimité du temps*. Galerie d'art Villa Vauban. Luxembourg. 1997.

- *Bojkov Milko. Paintings 96-97*. Préface de J.P. Schneider. Dunav Press. Varna. 1997.

## SUR L'AUTEUR, À CONSULTER

*Poésie 1* (N°26. La nouvelle poésie d'Alsace). Paris 1972.

*Poeti Alszaziani* dans *Origine*. Revista di poésia. Luxembourg 1975.

*Revue Verticales 12*. Decazeville. 1976.

*Dix poètes d'Alsace*. Éditions Rougerie. Mortemart. 1979.

Debenedetti Jean Marc. *Joseph Paul Schneider*. La Sape. Montgeron. 1979.

*Joseph Paul Schneider* par G. Bouillon, S. Brindeau, J.M. Debenedetti, A. Doms, Jean Orizet. Éditions Origine/La Dryade. Virton (Belgique). 1980.

*Visages de l'écriture*. (Louise Le Roux et Claudine Helft). Éditions Le Hameau. Paris. 1985.

Orizet Jean. *Anthologie de la poésie française*. Éditions Larousse. Paris. 1988.

Sabatier Robert. *Histoire de la poésie française. La poésie du XX<sup>e</sup> siècle 3. Métamorphose et modernité*. Albin Michel. Paris. 1988.

*Revue Alsacienne de Littérature*. (Spécial écrire aux frontières). N° 22/23. Strasbourg. 1988.

*Joseph Paul Schneider par...* (ouvrage collectif avec des études de Blaise, Bosquet, Jean Christian, Perrin, Brindeau etc. et des interventions de Kijno, Chu Teh Chun, Brandy, Bertemes etc. Préface de Jean Orizet). Éditions Michel frères. Virton (Belgique). 1989.

Finck A. *Littérature alsacienne*. XX<sup>e</sup> siècle. Éditions Salde. Strasbourg. 1990.

Breton Jean. *La poésie contemporaine de langue française, tome 15*. Éditions France Loisirs. Paris. 1992.

Marcel Hennart. *Joseph Paul Schneider, constance d'une thématique*. Revue *Sources*. Maison de la Poésie de Namur. Namur. Belgique. 1993.

Baritaud Bernard. *L'homme du Rhin*. Tiré à part de *Nos Cahiers*. I.S.P. Luxembourg. 1994.

**Joseph Paul Schneider** est présent dans une trentaine d'anthologies et de numéros anthologiques de revues de poésie.

Il a publié des poèmes dans de nombreuses revues en France et à l'étranger. Citons *Poésie 1*, *Poésie 1/Vagabondages*, *Sud*, *La Revue des deux mondes*, *Arpa*, *Lieu-d'Être*, *Marginales*, *Sources*, *Revue Alsacienne de littérature*, *La Sape*, *Arpa*, *Nota Bene*, *Club 80 (Luigi Mormino)*, *Verticales 12*, *Saisons d'Alsace*, *Triangle*, *Le Journal des Poètes*, *Poésie-Rencontre*, *Fanal*, *Le Temps Parallèle*, *Dire*, *Encres Vives*, *l'Ivraie*, *Origine*, *Perspectives-Luxemburger Wort*, *Nos Cahiers*, *L'Encrier*, *La Dryade*, *Pollen d'Azur*, etc.

Il a publié près de 1000 chroniques consacrées aux poètes contemporains dans le *Luxemburger Wort* (perspectives), *Poésie 1/Vagabondages*, *Coup de Soleil*, *Saisons d'Alsace*, etc.

# TABLE

## TRAVERSÉE DU TEMPS

Écriture des pierres . . . . .	7
Carnets du marcheur . . . . .	9
Le marcheur vient . . . . .	10
Tout devient pas . . . . .	11
Le désir de la marche . . . . .	12
Nouant les fils du temps . . . . .	13
Sous le vent . . . . .	14
Dans les entrelacs du feuillage . . . . .	15
Ce n'est pas l'horizon . . . . .	16
Sous les nuages . . . . .	17
Plus loin . . . . .	18
Le long de la route . . . . .	19
La tête dans les étoiles . . . . .	20
Enfant . . . . .	21
Loin des souvenirs . . . . .	22
Renaître . . . . .	23
De terres arpentées . . . . .	24
De plaines en collines . . . . .	25
Ainsi va le marcheur . . . . .	26
Au cadran de la nuit . . . . .	27
Le temps parfois . . . . .	28
Loin de tout foyer . . . . .	29
Dans le brouillard du temps . . . . .	30
Jamais rassasié . . . . .	31
Entre vertige et mémoire . . . . .	32
Oubliés les jours d'enfance . . . . .	33
Le marcheur va son pas . . . . .	34
Avalon I . . . . .	35
Avalon II . . . . .	36
Avalon III . . . . .	37
Avalon IV . . . . .	38

Avalon V .....	39
La nuit parlait encore .....	40
Donon .....	41
Le marcheur habite le jour .....	42
Chaque pas .....	43
Le pas du marcheur .....	44
Besoin d'aller au-delà .....	45
Inlassablement les pas .....	46
Par-delà les chemins .....	47
Le cercle se referme .....	48
Le temps efface .....	49
En bas de l'horizon .....	50

#### SAISONS TRAVERSIÈRES

Saisons alliées .....	53
Jours incertains .....	54
Saisons traversières .....	55
L'envol .....	56
Racines du ciel .....	57
Temps hors du temps .....	58
Espoirs dérobés .....	59
Nuits d'hiver .....	60
Destin d'ailes .....	61
Évidente fragilité .....	62
Des yeux trop secs .....	63
Et même si .....	64
Depuis ce jour déjà lointain .....	65
L'ombre .....	66
Laisser aboyer la mort .....	67
Une petite pluie fine .....	68
Alphabet .....	69
Derrière les feuilles .....	70
Tenir l'horizon .....	71
Face à face .....	72
Dis-moi sculpteur .....	73
Dans un bruit de pierres .....	74

Comme une voix . . . . .	75
Comme un nuage blanc . . . . .	76
Falaise . . . . .	77
Petits riens . . . . .	78
Le sentier . . . . .	79
Nuit du grès . . . . .	80
Géométrie du silence . . . . .	81
Tout fleuve . . . . .	82
Chemin de l'indicible . . . . .	83
Ainsi allons-nous . . . . .	84
Royaume de mes pierres . . . . .	85
A l'instar des oiseaux . . . . .	86
Ce matin . . . . .	87
Écrire . . . . .	88
Je voudrais que tes yeux . . . . .	89
<b>Joseph Paul Schneider</b> par Bernard Baritaud . . . . .	91
<b>Bibliographie</b> . . . . .	109
<b>Sur l'auteur, à consulter</b> . . . . .	115

**Collection « L'échappée belle »**  
animée par Robert Dadillon